

trône de Dieu elles entendent, avec un étonnement sans bornes, le mal et le bien qu'elles ont fait.

Anthoine allait et venait. La comtesse, assise sur un banc au coin du feu, s'appuya contre le mur et regarda jouer l'enfant.

Lentement, elle trempait son pain noir dans son bol de lait. La chaleur du foyer la pénétrait. Elle se sentait heureuse de ne plus avoir froid, ni faim, ni peur, ni surtout cette affreuse désolation de voir son enfant mourir dans ses bras. Elle s'apercevait à peine de la grossièreté du gîte. C'est Anthoine qui s'en désolait. Dans le logis, il n'y avait que le lit de fougères, un bahut qui servait aussi de table, contre le mur une planche supportant quelque rude vaisselle, et enfin le banc à côté du foyer où la comtesse était assise. Anthoine voyait tout cela pour la première fois, et tout lui semblait dur, malpropre et sauvage. Hélas, il n'y pouvait rien ! Mais comme ses yeux tombaient sur l'amas de fougère, une pensée douce et solennelle lui pénétra l'âme. Il ouvrit le bahut et en tira un drap de toile grossière. Il n'y en avait qu'un, l'autre ayant servi pour le linceul de sa mère ; et celui-ci, réservé pour le sien, gardait encore dans ses plis parfumés quelques épis de lavande qu'elle devait y avoir mis dans quelque été lointain.

Il recueillit les brins de fleur qui tombaient et les serra dans le coffre. Puis il étendit le drap sur les fougères, car il comprit bien que cette délicate créature ne pouvait pas dormir comme lui sans drap ni couverture. Pour couverture il n'y avait que son sarrau : il l'étendit aussi sur le lit. Alors il sortit et remplit la cruche d'eau fraîche. Puis il alla se coucher sur le seuil, comme un chien fidèle qui garde son maître.

Tout cela, Jeanne l'accepta comme service dû. Et elle dormit bien sur sa couche agreste. Mais Anthoine veillait sur elle, et sa chair de labourer devenait tout-à-coup délicate à force de penser à ce que la comtesse devait souffrir des pointes aiguës et de la dureté des fougères. Il se souvint d'avoir entendu dire que les riches dormaient dans des lits de plume. Le lendemain, pensa-t-il, il irait dans la forêt, il tuerait les oiseaux du roi pour la nourrir, et de leurs plumes il lui ferait un lit. Anthoine n'ignorait pas que tuer les oiseaux du roi pouvait le mener à la potence, mais il n'en avait pas souci. Ainsi, à travers mille projets hardis et périlleux, il passa la nuit blanche. Puis, aussitôt l'aube venue, il partit pour tendre ses rêts.

Jeanne ne s'éveilla que tard. À côté d'elle, sur le banc, elle trouva une poignée de perce-neige, quelques gâteaux de pain noir et une cruche de lait. La journée passa lentement ; elle restait seule avec son enfant, seule dans le champ qui bordait la forêt. Lorsque Anthoine rentra il la trouva toujours assise sur le lit encore défait, tressant une couronne avec ses perce-neige.

Et le soir, comme la veille, il ralluma le feu, fit le lit, puisa l'eau, coupa le bois, prépara le repas, et alla se coucher au dehors dans le froid de la nuit. Et de longs jours, tous les jours, les choses se passèrent ainsi.

Et l'hiver se renouvela pour la seconde fois.

* * *
 Tout le long du jour, Anthoine était absent dans les champs qu'il labourait. Jeanne restait seule avec son enfant. Comme elle ne savait ni coudre, ni cuire, ni nettoyer la vaisselle, ni rien faire de ce que font les femmes de basse classe, ses vêtements tombèrent en désarroi et la cabane restait toujours sauvage et rude. Et, comme elle n'avait ni livre, ni luth, ni page, ni palefroi, ses journées étaient longues, quoiqu'elle trompât le temps de son mieux en disant à son fils les histoires des *Quatre Fils Aymon* et du *Roman de la Rose*. Et quelquefois elle faisait des rondeaux et des ballades ; car, dans sa prime jeunesse, elle avait été dame d'honneur de la dauphine Marguerite, qui lui avait appris le doux métier.

C'était la veille de Noël de l'an 1465. Jeanne était revenue au logis, et l'enfant jouait seul ce jour-là.

La comtesse assise près du foyer, le menton dans la main, revoyait dans le feu tout un passé mort, et n'entendait guère la longue histoire que l'enfant babillait à ses genoux. Rien n'est jamais si beau que le passé ; mélancoliquement la comtesse l'évoquait dans la flamme, mais rien ne pouvait éloigner de son esprit le souvenir de l'horrible nuit qu'à pareille date elle avait traversée l'année précédente.

Et comme elle rêvait ainsi, une fanfare joyeuse éclata dans le vent et le soleil couchant. Jeanne leva la tête : Était-ce toujours son rêve ? L'enfant se leva et courut vers la porte, l'enfant noble qui n'avait jamais peur ! S'enveloppant tous les deux dans le manteau fané, ils se mirent sur le seuil : c'était sans doute quelque chasse royale ! La comtesse résolut, s'il en était ainsi, de se jeter aux pieds du roi et de demander le pardon de son mari.

Comme elle cherchait les paroles qui le fléchiraient, l'enfant jeta un cri de joie, et voilà une cavalcade qui sortait du bois, chevauchant gaiement, belle comme la procession des rois mages. Et les fifres, et les trompettes, et les cymbales qui sonnaient ! En avant, en avant les prêtres dans leurs chasubles d'or chantaient le *Te Deum*. Le drapeau de France, percé de flèches, flottait derrière leur tête. "Mais, se dit la comtesse, ce n'est pas ainsi qu'on va à la chasse !

Alors elle vit une seconde bannière qui portait le blason du comte de Damvillers.

Le comte, ayant fait sa soumission au roi Louis XI, avait été remis dans son état. Il avait ordonné une procession solennelle à l'autel de la Vierge du village, et venait en grande pompe chercher sa femme et son fils dans la hutte de son vassal.

Grande était la joie de Jeanne de quitter la triste cabane. Et quand les bras de son époux l'entourèrent :

— Oh ! mon ami, s'écria-t-elle ; vous me tirez d'ici comme Notre Seigneur Jésus-Christ tire les âmes du purgatoire !

* *

Ce jour-là, Anthoine avait été à la ville pour se procurer un cierge de cire vierge qu'il voulait placer, la nuit même, devant la crèche de l'Enfant-Jésus, édifiée à grands frais sur l'autel de la vieille et modeste église. Il avait même sacrifié le maigre produit de tous ses travaux de l'année pour apporter un hochet à l'enfant.

Lorsqu'il rentra vers la nuit, il trouva la cabane vide.

— Ils se sont attardés au bois, se dit-il. Il prit sa lanterne et sortit pour aller à leur recherche. Il erra une heure, puis une autre, criant dans l'ombre : "Madame la comtesse ! Monseigneur Jehan !" Vainement. Il rentra accablé. La cabane était toujours vide. Une grande tristesse s'empara de lui. Et comme il allait au bahut prendre une nouvelle chandelle pour sa lanterne, il vit quelque chose qui luisait. C'était un anneau de diamants, le sceau du comte.

Le sourire de la comtesse, effacé ! le babil du petit seigneur, éteint ! Rien que ces froides pierres. Il lui sembla qu'il entraînait dans le néant.

Ses yeux gonflés parcourant les murailles nues de la misérable demeure s'arrêtèrent soudain sur de longs cheveux soyeux accrochés dans une fente du mur ; il reconnut l'or bouclé de la chevelure de l'enfant. Les larmes aux yeux, il les prit et les serra dans le bahut où il gardait la lavande de sa mère. Puis, avant de se rendre à la messe de minuit, il passa le cierge dans l'anneau du comte et alla déposer ce don royal devant le Petit-Jésus.

De la comtesse Jeanne, il ne lui resta rien.

HENRI ROULLAUD.